

Liberté

II : Epilogue à une querelle

André Belleau

Volume 3, numéro 2, mars-avril 1961

URI : id.erudit.org/iderudit/59822ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1961). II : Epilogue à une querelle. *Liberté*, 3(2), 478-480.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

II

Epilogue à une querelle

La querelle Jacques Godbout - Scott Symons (1) m'oblige presque à y aller de mon petit couplet puisque l'occasion en fut l'oeuvre tant discutée de Marie-Claire Blais et que, précisément, j'ai eu l'honneur de dire tout le mal que je pensais du *Tête blanche* de cette dernière dans la revue même dont Godbout est le Vénéré Directeur.

*
* *

En matière d'art et de littérature, cela impliquant l'englobante vision que chacun a du réel, je me concède le droit strict, inaliénable, d'être moi-même, c'est-à-dire partial, passionné, subjectif, catholique et canadien-français, gros et affligé d'un léger rhumatisme dans la jambe gauche. Et je récuse absolument et totalement la sacro-sainte objectivité si l'on entend, par là, la volonté de châtrer autrui parce que l'on manque soi-même d'hormones. La seule et essentielle objectivité qu'on soit en droit d'attendre d'un critique, c'est d'être capable, tout en restant pleinement lui-même, d'accompagner le romancier et ses personnages dans leurs démarches : ne pas refuser le voyage avec eux, ne pas les nier avant même de partir, ne pas leur imposer par la suite ses propres sentiers au nom de catégories préalables, religieuses ou a-religieuses, grammaticales, politiques, etc. Mais que, pendant la marche, le critique réagisse, braille, crie son admiration ou son dégoût, se plaigne qu'on l'emène nulle part en piètre compagnie ou clame le contraire, quoi de plus naturel, pourvu qu'il marche... (Le nouveau critique du *Devoir*, M. Jean Ethier-Blais, préfère, lui, rester assis sous les lilas à compter les ablatifs absolus dans Horace. Je ne saurais lui reprocher son goût pour la littérature de notaire).

Je refuse donc de me laisser aliéner par les catégories, les cliques, clans et chapelles. J'aime les livres de Camus, Claudel, Koestler, Marie Noël, Cendrars, André Breton, Jean Guilton, Simone de Beauvoir, Michel Butor et du Père de Lubac. Je n'aime pas les livres de Jean Genet, André Gide, Jean Cocteau, Roger Peyrefitte et le *Tête blanche* de Marie-Claire Blais.

(1) Voir la Presse des 7, 11, 18, 25 mars 1961.

Symons affirme qu'il existe au Canada français un groupe anti-Marie-Claire Blais. Jacques Godbout, dans sa première réponse, laisse à entendre qu'il n'est pas le seul à récuser l'esthétique de l'auteur de *la Belle bête*. (Ce qui est vrai). J'affirme, à mon tour, que, là-dessus, Symons se trompe et trompe ses lecteurs en même temps. Que les romans de Marie-Claire Blais soient honnis ou aimés, d'accord. Mais qu'une clique, une chapelle, c'est-à-dire un groupe organisé, s'agite contre cette oeuvre, voilà qui est faux. Au sein même de l'équipe de *Liberté*, les opinions touchant Marie-Claire Blais sont fort partagées. J'en donne ma parole. Est-ce assez clair ? Par ailleurs, je déplore que Marie-Claire Blais fasse les frais d'une querelle dont elle-même et ses livres ne sont qu'un prétexte. Cette jeune fille a du talent, ce qui ne veut pas nécessairement dire que ses livres soient bons. C'est même là tout le problème.

Je n'ai nulle envie de défendre Jacques Godbout. Le Vénéré Directeur, dont je suis loin de partager toutes les idées, est assez grand garçon pour se défendre lui-même. Il le fait d'ailleurs fort bien. Mais une chose me frappe : Godbout n'est pas un intellectuel ratiocinateur ; il est d'abord et avant tout, Dieu merci, un artiste. Ce qu'il a opposé au début à Marie-Claire Blais et à Scott Symons, c'est plutôt, il me semble, une esthétique large et englobante. Il est temps qu'on se rende compte, dans notre milieu, que depuis le surréalisme et *Refus global*, une esthétique, faute d'un meilleur mot, renferme autre chose que des recettes et suppose une vision du monde et de la société. Lorsqu'André Breton déclara que le geste surréaliste par excellence, c'était de descendre dans la rue, revolver au poing, et de tirer au hasard dans la foule, bien sûr il s'agissait là de quelque chose de pas correct et tous les Scott Symons du temps ne manquèrent pas de le dire tandis que les écrivains de la galerie applaudissaient à tout rompre. Puis vinrent *Nadja*, *l'Amour fou*, le *Marteau sans maître*, le *Traité du style*, *Un Chien andalou* (2)... Alors ?

On répondra que cette sorte de vérification, de preuve par les oeuvres nous manque, manque à "*ce petit groupe*" (3) dont parle Scott Symons. En est-on si sûr ? Evidemment, il ne s'agit pas de faire des comparaisons oiseuses avec les oeuvres dont je viens de parler. Cependant, je conseille à Symons de se mettre à lire et d'essayer de comprendre. Car si le groupe est *petit*, les titres sont assez nombreux. . .

Mais là n'est pas le plus grave, à mon avis. J'eusse souhaité que Symons, qui est parmi nous pour tâcher de nous connaître, enregistre calmement le fait que les jeunes écrivains, au Canada français, ont décidé de jouer un

(2) Il m'apparaît que la plupart des esthétiques en Occident, du moins dans le monde culturel français, depuis 1900, ont été des esthétiques de mise en accusation.

(3) Ceux qui vivent de la chapelle voient des chapelles partout. L'esprit de caste n'est guère près de mourir. Bien sûr, si l'on dénombre les écrivains par rapport à la population totale d'un pays, on pourra toujours parler, de façon méprisante, de "petits groupes". Et après ?

rôle social comme c'est leur droit et leur devoir; qu'ils sont *pour* et *contre* diverses choses; que cela ne va pas sans certaines maladroites de leur part et que, dame, ça se comprend; qu'ils font partie, quand même, de l'aile marchante de notre société; que cela dérange bien du monde; qu'il est douteux que le curé de Beauport ou les fermiers de l'Île d'Orléans puissent mesurer assez exactement l'ampleur de ce phénomène; que ce phénomène a quand même quelque importance; et qu'il faut se donner la peine de lire leurs oeuvres (qui sont nombreuses, je le répète) même s'il n'y a pas de rimes dedans comme dans Tennyson et Longfellow.

Qu'avez-vous fait, plutôt, Symons ? Je vais vous le dire. A des objections qui se situaient surtout au plan esthétique (dans son sens le plus large), vous avez répondu au niveau *politique*, et de la moins bonne politique. Ce faisant :

- (1) Vous vous êtes associé, par un détour étrange, aux dénigreurs professionnels de Radio-Canada. — Radio-Canada que l'on veut abattre parce que renseigner objectivement les masses, c'est leur donner des idées, et les idées, on sait où ça mène. . .
- (2) Vous vous êtes gagné les applaudissements de tous ceux-là qui confondent l'expression de la vérité avec le serein exercice de privilèges de plus en plus gros et pour lesquels vouloir changer quelque chose, c'est s'attaquer au dogme de la Sainte Trinité et faire preuve, en même temps, d'infantilisme.
- (3) Vous avez apporté votre pierre à l'édification de cette oeuvre d'iniquité qui consiste à dévaloriser consciemment ses écrivains, ses artistes, ses intellectuels aux yeux du peuple canadien français, cela pour des raisons inavouables, tactique odieuse qu'on a vu utilisée lors de l'affaire de l'université Sainte-Marie.

Vous nous avez rendu, Symons, un mauvais service. Vos intentions sont louables. Je n'en doute pas. Mais, voyez-vous, les intentions ne suffisent pas dans ce monde en pleine gestation furieuse et tourbillonnante qui est le nôtre et qui nous dépasse déjà au moment même où on croit l'avoir appréhendé. Ce monde-là, il faut être résolument dedans.

André BELLEAU